

Du 22 mai au 1^{er} juin 2013

CYRANO DE BERGERAC

D'Edmond Rostand / Adaptation et mise en
scène Dominique Pitoiset

Célestins

THÉÂTRE DE LYON

Cyrano de Bergerac

D'Edmond Rostand

Mise en scène **Dominique Pitoiset**

Dramaturgie **Daniel Loayz** scénographie et costumes **Katrin Michel** assistée de **Juliete Colas** Lumière **Christophe Pitoiset** travail vocal **Anne Fischer** bagare chorégraphiée par **Pavel Jancik** coiffures **Cécile Kretschmar** réalisation du nez **Pierre-olivier Persin** assistants à la mise en scène **Marie Favre, Stephen Taylor**

avec

Philippe Toreton, Cyrano

Maud Wyler, Roxane

Patrice Costa, Christian

Daniel Martin, De Guiche

Jean-Michel Balthazar, Ragueneau

Bruno Ouzeau, Le Bret

Martine Vandeville, La duègne Lise, un poète, un cadet, mère Marguerite

Jean-François Lapalus, Montfleury, Carbon de Castel-Jaloux, un poète, une sœur

Gilles Fisseau, Lignière, un pâtissier, un poète, un cadet, une sœur

Nicolas Chupin, Valvert, un pâtissier, un poète, un cadet, sœur Marthe

Adrien Cauchetier, un fâcheux, un pâtissier, un poète, un cadet, sœur Claire

Production déléguée Théâtre National de Bretagne / Rennes Production exécutive Théâtre national de Bordeaux Aquitaine Coproduction MC2 : Grenoble ; Les Théâtres de la Vile de Luxembourg ; Espace Malraux / Scène Nationale de Chambéry et de la Savoie ; Centre National de Création et de Diffusion Cultureles de Châteaupalon ; Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines / Scène nationale

Création au Théâtre National de Bretagne - Rennes le 5 février 2013



CONTACT PRESSE

Magali Folléa

Tél. 04 72 77 48 83 - Fax 04 72 77 48 89

magali.follea@celestins-lyon.org

Vous pouvez télécharger les dossiers de presse et photos des spectacles sur notre site www.celestins-lyon.org

RENSEIGNEMENTS – RESERVATIONS

Tél. 04 72 77 40 00 - Fax 04 78 42 87 05 (Du mardi au samedi de 13h à 18h45)

Toute l'actualité du Théâtre sur notre site www.celestins-lyon.org

«NON, MERCI !»

Cyrano me rappelle Alceste, un frère atrabilaire et amoureux. Voilà un homme qui ne transige pas et qui dit toujours ce qu'il pense, quoi qu'il lui en coûte – carrière, succès, ou tout simplement sécurité et confort. Et Rostand a soin de nous montrer que la compromission peut prendre des formes très insidieuses.

Cyrano s'abstient, bien sûr, de faire activement sa cour auprès des puissants.

Même quand ils font le premier pas, il préfère, comme Alceste, refuser la main qu'ils lui tendent. Mais son exigence va plus loin. D'où l'autre grande tirade, acte II scène 6, moins célèbre, mais non moins brillante que celle des nez.

Celle des "non, merci !" qui est une véritable ode à la gloire de l'indépendance au risque de la solitude :

« ... se changer en bouffon

Dans l'espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre,

Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre ?

Non, merci. Déjeuner, chaque jour, d'un crapaud ?

Avoir un ventre usé par la marche ? une peau

Qui plus vite, à l'endroit des genoux, devient sale ?

Exécuter des tours de souplesse dorsale ?...

Non, merci...»

Dans le dernier vers, toute la haute moralité de Cyrano se concentre en une maxime : "Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul !"...

Le Bret réplique : "Tout seul, soit ! mais non pas contre tous !" ... La séduction de Cyrano est si éloquente que le risque est grand de s'y laisser prendre...

Mais l'ami Le Bret, tout bienveillant qu'il soit, a-t-il entièrement raison ? Ou plutôt, parlent-ils des mêmes choses ? Cyrano « exagère », il l'assume, il est un artiste, un être seul, libre :

"Et modeste d'ailleurs, se dire : mon petit,

Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,

Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles!

Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard,

Vis à vis de soi-même en garder le mérite".

Telle est sa loi : "ne pas être obligé d'en rien rendre à César". Ainsi va Cyrano : ridicule parfois, mais toujours fier d'avoir préservé son humble part personnelle.

Nez au vent, tête haute.

Ainsi font les artistes : ils dramatisent. Mais c'est à ce prix – et bien souvent à leurs dépens – qu'ils peuvent aider autrui à s'arracher, au moins quelque temps, aux puissances aliénantes qui travaillent toujours à nous dicter le sens de nos vies – un sens, comme par hasard, qu'elles disent unique.

Dominique Pitoiset

Cyrano est comme un trait de flamme traversant le ciel théâtral – un coup de foudre. Une grande histoire d’amour, bien sûr, entre ses protagonistes – mais aussi, et au premier regard, entre une œuvre et son public. Dès sa création, l’œuvre est déjà considérée comme un sommet du genre ; elle si romantique, cette enfant des longues rêveries d’un poète de vingt-neuf ans, est née classique, si l’on peut dire, sans discussion ni longue attente, comme Athéna jaillissant tout armée de la cervelle de Zeus.

Pourquoi donc Cyrano est-il cette pièce en laquelle tous, tout de suite, ont voulu se reconnaître? Peut-être parce que ce chef-d’œuvre de pyrotechnie verbale (où l’alexandrin dramatique, soit dit en passant, jette ses tout derniers feux) est comme un autoportrait assumé – et cela, jusque dans la caricature – de ce qu’il est convenu d’appeler “l’esprit français”. Se mesurer à Cyrano, c’est vouloir approcher cet “esprit”, que ce soit pour le célébrer ou pour l’interroger. Rostand lui-même devait s’en douter, lui qui a convoqué dans sa “comédie héroïque” quatre siècles de souvenirs littéraires : la délicate casuistique amoureuse d’Honoré d’Urfé s’y mêle à la vaillance feuilletonesque d’Alexandre Dumas, et un dernier souffle de l’élégant enjouement de Regnard y anime on ne sait quelle secrète et lunaire mélancolie héritée d’Alfred de Musset. Sans compter, bien entendu, le fantôme du véritable Cyrano, Hercule Savinien Cyrano de Bergerac, blessé en 1640 au siège d’Arras, auteur d’une comédie, d’une tragédie, et de deux romans de quasi science-fiction, qui fut le disciple de Gassendi, le plus célèbre épicurien de son temps, avant de mourir en 1655 à trente-six ans. Mais le drame de Rostand ne reconstitue pas une époque : il la reconstruit et la rêve, pour y intégrer la biographie exemplaire et baroque d’un martyr de la vivacité, de la galanterie et de la verve “nationales”, perdant magnifique et d’autant plus fascinant que toutes ses qualités sont le fruit d’une sublime volonté d’art.

Est-ce cette volonté qui a retenu l’attention de Dominique Pitoiset ? Depuis toujours, le directeur du TnBA est sensible aux identités qui se bâtissent en doutant d’elles-mêmes, poussées en avant, telles Oedipe, Alceste ou Willy Loman (le héros de *Mort d’un commis voyageur*), à partir de l’incurable blessure d’un certain manque à être (au sens où l’on parle de “manque à gagner”). Or Cyrano, lui aussi, conquiert sa signature à force de volonté, à la pointe de son épée et de sa plume – voire peut-être (et c’est ici qu’intervient l’intuition un peu folle dont Pitoiset voudrait faire partir sa lecture) à la pointe de son nez... C’est que cet appendice célèbre entre tous, ce pic, ce cap, cette péninsule, n’est pas simplement une fatale disgrâce dont le héros serait affligé de naissance. Plus profondément, il est aussi selon Pitoiset le signe et le moyen d’une différence monstrueuse qu’il a voulue comme telle, aussi peu naturelle et aussi assumée que le serait un postiche fièrement brandi comme un défi (osera-t-on dire un pied-de-nez ?) à la face du monde.

Cyrano, laid et poète, poète parce que laid, se veut donc laid pour être poète : âme contre la chair, esprit contre ce trop de corps autour duquel il reconstruit son vrai visage. Paraphrasant Buffon avec un siècle d’avance, peut-être aurait-il pu dire que si le style, c’est l’homme même, c’est d’abord l’appendice, ou mieux encore l’accessoire, qui fait le style... Cyrano, né de l’excès, est donc toujours “trop” Cyrano, superlativement drôle, incomparablement brave – toujours en représentation (il n’est pas étonnant, dans ces conditions, qu’il fasse son apparition dans l’œuvre pour interdire à un acteur médiocre d’entrer en scène...).

C'est comme s'il ne vivait que d'un crédit tiré sur son propre néant, et dont les intérêts ne lui seraient payés qu'en mots – bons mots au demeurant, ardents, étincelants, lestés du poids d'une existence qui se sait si vide et fragile ; de même que sa vraie voix ne peut résonner qu'en sa propre absence, au prix d'un vertigineux numéro de ventriloque, déléguée au service d'une Pauvre marionnette, ce "beau" Christian qui paraît usurper sa place dans le cœur de Roxane...

Pitoiset, en somme, n'est pas loin de soupçonner que Cyrano (lui qui, comme tout comédien jouant un rôle, n'existe qu'à force de le faire croire à ceux qui l'entourent, lui qui brûle d'une flamme qui ne brille qu'en le consumant) est à la fois l'acteur et le véritable auteur de sa propre pièce : un fou si persuasif qu'il faut bien finir par lui donner raison. Autrement dit, que Cyrano est l'un des noms du théâtre. Pour assumer un nom pareil, il faut un interprète hors normes ; Pitoiset a fait appel à Philippe Torreton.

Daniel Loayza

Edmond Rostand, arrière petit-fils fils d'un maire de Marseille, Alexis-Joseph Rostand (1769-1854), fils de l'économiste Eugène Rostand, voit le jour le 1^{er} avril 1868 à Marseille au sein d'une famille aisée. Il poursuit ses études de droit à Paris où il est inscrit au Barreau sans y exercer, et, après avoir un temps envisagé la diplomatie, il décide se consacrer à la poésie. Edmond Rostand connaît son premier succès en 1894 avec *les Romanesques*, pièce en vers présentée sur la scène de la Comédie Française ; il écrit pour Sarah Bernhardt *la Princesse lointaine* (1895) et *la Samaritaine* (1897) ; mais c'est surtout *Cyrano de Bergerac*, créé le 28 décembre 1897 par Coquelin Aîné au Théâtre de la Porte Saint-Martin, qui déclenche un triomphe dès la première. *L'Aiglon*, créé par Sarah Bernhardt le 15 mars 1900 soulève de nouveau l'enthousiasme. Ce succès lui ouvre les portes de l'Académie française où il est élu en 1901. Après l'insuccès critique de *Chantecler*, créé par Lucien Guitry en 1910 au Théâtre de la Porte Saint-Martin, il ne fait plus jouer de nouvelles pièces ; *la Dernière nuit de Don Juan* (1911) ne sera représentée qu'après la mort de Rostand. Il meurt de la grippe espagnole à Paris, le 2 décembre 1918.

Dès sa sortie, en 1981, de l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre National de Strasbourg (TNS), **Dominique Pitoiset** est assistant à la mise en scène de Jean-Pierre Vincent, Manfred Karge et Matthias Langhoff. Après *Comédienne d'un certain âge pour jouer la femme de Dostoïevski* d'Edvard Radzinsky, se succèdent ensuite de nombreuses mises en scènes, dont *Urfaust* de Goethe. De 1996 à 2000, il est directeur du Théâtre National Dijon Bourgogne. En 2001, il monte une trilogie Shakespeare (*Othello*, *La Tempête* et *Macbeth*) qui marque le début de ses années italiennes en tant que metteur en scène associé au Teatro Due de Parme et au Teatro Stabile de Turin.

Depuis janvier 2004, il dirige le TnBA (Théâtre national Bordeaux-Aquitaine) et l'Estba, l'École supérieure de Théâtre de Bordeaux, qui a ouvert ses portes en septembre 2007. Parmi ses récentes créations : une version en allemand de *Cyrano de Bergerac* pour le Ruhrfestspiele de Recklinghausen, reprise au Schauspielhaus de Hambourg, *The Turn of the Screw* de Britten pour l'Opéra National de Bordeaux (2009), *la Bohème* de Puccini au Théâtre du Capitole à Toulouse (2010), *Orphée et Eurydice* (Atelier Lyrique de l'Opéra de Paris en 2011)... Le TNB a reçu plusieurs de ses spectacles dont *Oblomov* d'après Ivan Gontcharov (1994), *La Dispute* de Marivaux (1995), *Le Procès* de Kafka (1996), *Les Brigands* d'après Schiller (1998), *La Tempête* de Shakespeare (2007), *Qui a peur de Virginia Woolf?* d'Edward Albee (2011). Il vient de créer *Mort d'un commis voyageur* d'Arthur Miller (2012).

CALENDRIER DES REPRÉSENTATIONS

Mai et juin 2013

Mercredi 22	20h
Jeudi 23	20h
Vendredi 24	20h
Samedi 25	20h
Dimanche 26	16h
Mardi 28	20h
Mercredi 29	20h
Jeudi 30	20h
Vendredi 31	20h
Samedi 1 ^{er} juin	20h

Relâche le lundi